WALTER SCHEIDEL

UNE HISTOIRE DES INÉGALITÉS

DE L'ÂGE DE PIERRE AU XXIe SIÈCLE

Préface de Louis Chauvel

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cédric Weis

ACTES SUD

À ma mère.

Ainsi le partage détruirait l'excès,
Et chacun aurait assez…

Shakespeare, *Le Roi Lear*,
Gloucester.

Que les riches disparaissent, et la pauvreté est abolie.

De Divitiis.

Que de fois les dieux ont trouvé pour moi des remèdes pires que les maux qui m'accablaient !

Sénèque, *Médée*.

PRÉFACE

PROCESSUS DE CIVILISATION, INÉGALITÉS EXTRÊMES ET VIOLENCE DE MASSE

Pour nous, Européens, héritiers du confort des classes moyennes de la fin du XX^e^ siècle, conservant encore quelques éléments du bien-être du monde d'hier, nous portons, chevillée à l'esprit, cette certitude héritée de Norbert Elias[1] : maîtrise de la violence et processus de civilisation sont identiques dans sa théorie. Si Elias pensait en premier lieu aux violences privées que réduit le polissage des mœurs, la violence structurelle, politique, collective, que les riches exercent sur les pauvres est appelée à se réduire au long d'une dynamique portée par le développement des États providence modernes. Réduire l'inégalité économique comme source de violence systémique première dans l'organisation sociale permet de briser le cercle vicieux qui mettait à mal le développement social et humain aux siècles passés. Sur cette voie, l'Europe se conçoit comme un continent d'avant-garde de longévité, de qualité de vie partagée et d'égalité.

De même que les individus civilisés doivent réprimer leur envie de porter la main sur leurs semblables, les sociétés se prétendant civilisées ont pour principe la maîtrise de leur violence inégalitaire en redistribuant les ressources existantes, en réduisant les poches de pauvreté, sinon en vidant celles des riches. Les sociétés avancées du XIX^e^ siècle avaient accumulé une violence systémique extrême en suscitant une opulence sans bornes et une misère sans fond, dont la polarisation illimitée s'est résorbée dans "le drame de la guerre de trente ans" (1914-1945). Que vaut l'idée selon laquelle l'inégalité extrême engendre la mort violente de masse ? Est-il sûr

1. Norbert Elias [1939], *La Dynamique de l'Occident*, Calmann-Lévy, 1975.

que l'égalité signifie paix et félicité partagée ? L'histoire occidentale de l'après-guerre semble avoir tranché. Dans cette idée selon laquelle l'égalité permet de maîtriser la violence, Aristote nous vient en aide lorsqu'il affirme que les plus pauvres sont prompts à la violence acquisitive et que les enfants des riches "ne veulent ni ne savent obéir[1]", refusent de se socialiser correctement, car trop gâtés, arrogants et indisciplinés, et se laissent aller aux vices nés de leurs appétits infinis, alors que la cité idéale est celle des classes moyennes de citoyens épris de paix et d'égalité.

Nombre de spécialistes des États providence comparés confirmeront aussi cette impression de douceur de nos sociétés égalitaires, résultat de siècles de progrès : les pays situés au sommet du podium mondial du développement humain sont aussi des États sociaux forts, marqués par des courants puissants de redistribution sociale, par une pauvreté modérée, par une plus haute longévité, en particulier des plus indigents, bénéficiant d'un confort social plus élevé et mieux partagé qu'ailleurs. On le sait : dans ces nations avancées, les inégalités résiduelles choquent plus qu'ailleurs, nous dit Tocqueville, d'où cette spirale vertueuse du bien-être social où chaque avancée engendre plus de progrès encore pour les plus modestes. D'où cette idée qui relie le Mahatma Gandhi et le christianisme social : le degré de civilisation d'une société devrait se juger au sort qu'elle réserve à ses populations les plus vulnérables. L'État providence scandinave des années 1980, le maximin rawlsien selon lequel il faut remonter au maximum le revenu des plus pauvres jusqu'au point optimal où toute amélioration ultérieure devient impossible, le revenu universel de base d'Erik O. Wright[2] (ce généreux revenu minimum universel généralisé à la planète entière), ainsi que toute une palette de mesures sociales destinées à réduire les inégalités massives ou résiduelles de la société, formeraient autant de maillons de cette chaîne éternelle, ce sens de l'histoire civilisationnelle, cette bonne nouvelle de l'égalité sociale dont l'avènement pourrait être proche. Tout cela évoque le kitsch kunderien : "Le kitsch exclut de son champ de vision tout ce que l'existence humaine a d'essentiellement

1. Aristote, *La Politique*, trad. Pierre Louis, Hermann, 1996, p. 132.
2. Erik Olin Wright, *Utopies réelles*, La Découverte, 2017.

inacceptable[1]." Il se présente, par essence – comme le dit Kundera, quoique avec d'autres mots –, comme la négation absolue de la réalité. C'est l'idée de cette "Grande Marche […] ce superbe cheminement en avant […] vers la fraternité, l'égalité, la justice, le bonheur, et plus loin encore, malgré tous les obstacles, car il faut qu'il y ait des obstacles pour que la marche puisse être la Grande Marche[2]".

Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse inégalitaire

C'est ici que Walter Scheidel apporte une voix parfaitement discordante susceptible de nous sortir de toute somnolence naïve, teintée de mièvrerie et de moraline, pour nous rappeler aux risques d'effondrement, de violence bestiale et de crimes de masse qui ont accompagné l'histoire de l'inégalité. Si Scheidel n'a pas grand-chose du mystique chrétien, il nous rappelle comment les sociétés ont été régulièrement visitées par les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse des gravures de Dürer que sont la révolution, la guerre totale, le collapsus de l'État ou la pandémie meurtrière. En mettant en lumière les risques d'effondrement civilisationnel que l'inégalité peut susciter, ce livre formule une théorie de la soutenabilité des sociétés inégalitaires en nous sortant des conceptions erronées acquises au siècle dernier. En me permettant de filer la métaphore de la Révélation – cela n'a rien d'excessif puisque le livre égrène à chaque page des morts par millions –, Scheidel nous apporte trois dysangiles, si l'on garde un registre biblique, trois mauvaises nouvelles qui font tout l'intérêt de ce travail. L'auteur ne se contente pas d'être sérieux, il se propose aussi de discuter avec nous d'idées inconfortables. Et comme le mot est faible, disons-les même désagréables, à l'instar des "objets désagréables" de Giacometti : des idées que l'on hésite à manier.

---

1. Milan Kundera [1984], *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, Gallimard, coll. "Du monde entier", 1987, p. 312.
2. *Ibid.*, p. 323.

Dans cet ouvrage, nous pouvons compter au moins trois grandes idées désagréables sur l'inégalité. La première est que, loin de s'opposer, civilisation et inégalité vont ensemble et forment deux facettes d'un même phénomène : les civilisations les plus développées sont marquées par des inégalités extrêmes. La deuxième, c'est que le processus normal, routinier, le sens de l'Histoire, en quelque sorte, d'une civilisation en développement est d'accroître l'inégalité économique accumulée, en direction d'un niveau de saturation où elle se maintient à un seuil extrême. La troisième, et c'est l'objet même du livre de Walter Scheidel, concerne les processus envisageables de réduction des inégalités : advient ici la métaphore des Quatre Cavaliers de l'Apocalypse que sont la révolution, la guerre, le collapsus de l'État ou la pandémie. Scheidel démontre que, historiquement, depuis le Néolithique, l'inégalité extrême ne peut se réduire sans un déchaînement de violence de masse, sociale ou naturelle, engendrant une mortalité démesurée. En période heureuse de paix, d'abondance, de stabilité politique et de longévité croissante, il est peu probable d'observer une réduction spontanée des inégalités ; en revanche, les épisodes de déstabilisation d'une "civilisation inégalitaire" – un syntagme peut-être pléonastique – sont pour la plupart apocalyptiques. La "Grande Faucheuse" (le titre américain est *The Great Leveler*), pour réduire les hiérarchies dans une égalisation générale, se doit d'apporter la violence et la mort de masse. C'est ce que systématise ce travail d'historien. Ainsi, notre égalité relative construite dans l'Europe de l'après-guerre, loin d'être le fait d'une grande transformation généreuse imaginée par les pères fondateurs de l'Europe, se présente comme la suite logique de cet enfer de destruction totale décrit par Ian Kershaw[1] et caractérisé par Abram de Swaan[2] comme un processus de dyscivilisation où la barbarie se nourrit de la complexité technique, organisationnelle voire culturelle de la civilisation.

---

1. Ian Kershaw, *L'Europe en enfer, 1914-1949*, Le Seuil, 2016.
2. Abram de Swaan, "La dyscivilisation, l'extermination de masse et l'État", in *Norbert Elias et la théorie de la civilisation. Lectures et critiques*, Yves Bonny, Érik Neveu et Jean-Manuel de Queiroz (dir.), Presses universitaires de Rennes, 2003.

Une Histoire universelle de l'inégalité et de l'effondrement

Walter Scheidel est né en 1966, à Vienne, cet ancien épicentre de l'"Apocalypse joyeuse" de l'Europe[1]. Professeur d'histoire ancienne, exilé d'Europe à Stanford, il est une sommité mondiale dans le domaine de l'histoire des civilisations de l'Antiquité européenne et la référence centrale de l'analyse de la démographie des populations de l'Empire romain. Fin analyste des traces laissées par les générations passées, des systèmes agricoles, de l'extension urbaine, de l'esclavage et de la manumission, des transformations de la vie économique, plus encore des restes épigraphiques qui permettent de retracer la vie et la mort de familles romaines de toutes classes sociales, spécialiste de la morphologie sociale des cimetières, des crises économiques et de l'extension des fosses communes, de la taille des squelettes, des traces éternelles que laissent l'abondance et la disette sur les ossements humains, Scheidel a rédigé plusieurs centaines d'articles, se faisant tour à tour historien, démographe, économiste, voire sociologue comparatif de Rome, de son empire, de ses dépendances. Un sociologue pour qui restituer la vie et la mort des vraies gens est un impératif, même à deux millénaires de distance.

Faute de recensements, d'enquêtes ou de sondages d'opinion, c'est avec des vestiges épars, les tessons de céramique, le cadastre, la surface des *villae*, l'âge au moment du décès, les stigmates des souffrances conservés jusqu'outre-tombe dans les nécropoles antiques que Scheidel reconstitue les inégalités sociales des temps jadis dans la diversité des groupes humains et des époques. Par la compilation systématique de ces traces, et une connaissance encyclopédique des travaux existants, Scheidel met en perspective les inégalités radicales qui séparaient le Mons Palatinus des bas-fonds de Subura, l'aristocratie romaine de la plèbe famélique, pour rapprocher les faits sociaux antiques de nos réalités globales contemporaines – Cinquième Avenue et le Bronx, là-bas comme ici, les hôtels particuliers du 7e arrondissement parisien et les taudis dionysiens. Dans

1. Jean Clair (dir.), *Vienne, 1880-1938. L'Apocalypse joyeuse*, Centre Beaubourg, 1986.

mille ans, d'autres Scheidel viendront interroger nos ossements pour comprendre notre effondrement. Le plus intéressant est en effet que l'auteur manie parfaitement l'appareillage des sciences économiques et sociales d'aujourd'hui, reconstitue les liens commerciaux des centres de décision et des périphéries coloniales, les marchés, les lieux de pouvoir et d'accumulation, les arsenaux et les casernes, les déchaînements réguliers de la montée aux extrêmes des pouvoirs économiques, politiques, militaires, culturels, etc., qui font la trame de l'histoire de nos inégalités vécues, et de celles qui se sont effondrées sous leur propre poids. Sur ce fondement latin, complété par une curiosité systématisée pour la Chine ancienne[1], l'ouvrage ici traduit est une extension patiemment construite d'une Histoire universelle des inégalités et de ses conséquences.

Scheidel vient combler un vide considérable dans la littérature des sciences sociales de la soutenabilité des civilisations. Je pense aux travaux de Jared Diamond[2] sur le suicide collectif de civilisations épuisant les ressources naturelles sur lesquelles elles sont fondées, mais aussi à ceux de Gabriel Martinez-Gros[3] consacrés à l'Histoire générale, inspirée d'Ibn Khaldûn, de l'effondrement des empires : après les temps héroïques des conquêtes, le processus civilisationnel implique le désarmement progressif des anciennes élites, lesquelles devenant de riches proies, faciles, sont mises dans l'incapacité de se défendre face à de nouveaux conquérants, le plus souvent d'anciens mercenaires à qui était sous-traitée la défense du territoire. Son livre évoque aussi celui d'Eric H. Cline sur l'effondrement des civilisations de l'âge du bronze en Méditerranée orientale[4], tout comme celui de Bryan Ward-Perkins[5], ou encore celui

1. Walter Scheidel (dir.), *State Power in Ancient China and Rome*, New York, Oxford University Press, 2015.
2. Jared Diamond, *De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, Gallimard, coll. "NRF Essais", 2000 ; *id.*, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Gallimard, coll. "NRF Essais", 2006.
3. Gabriel Martinez-Gros, 2014, *Brève histoire des empires. Comment ils surgissent, comment ils s'effondrent*, Seuil, 2014.
4. Eric H. Cline, *1177 avant J.-C. Le jour où la civilisation s'est effondrée*, trad. P. Pignarre, La Découverte, 2015.
5. Bryan Ward-Perkins, *La Chute de Rome. Fin d'une civilisation*, trad. F. Joly, Alma Éditeur, 2014.

de Joseph Tainter[1]. Par ailleurs, pour qui aimerait lire un *Capital* à la Piketty généralisé aux grandes civilisations du monde, le livre de Scheidel se présente comme un chaînon manquant, une œuvre de grande ampleur, extrêmement documentée et richement référencée de la littérature sur les inégalités et la déstabilisation sociales.

Si nos questions contemporaines vont avant tout en direction des conséquences de la violence systémique qui résulte de l'accumulation autoentretenue des inégalités, où l'argent va à l'argent, où seuls les grands héritiers s'enrichiront aux dépens des autres, Walter Scheidel nous prend à rebrousse-poil en s'intéressant, avant toute chose, aux épisodes spécifiques de l'histoire humaine où la courbe des inégalités croissante s'est inversée. L'auteur avance dès le départ sa conclusion : la rectification des inégalités, lorsqu'elle a lieu – et la chose est rare –, prend le plus généralement la forme brutale d'un déchaînement de violence en forme de Jugement dernier.

Les civilisations extrêmes face au Jugement dernier

Ce Jugement dernier – je file ici encore la métaphore de Scheidel – suppose donc la venue de l'un des Quatre Cavaliers cataclysmiques déjà mentionnés : révolution sanglante, guerre totale, collapsus de l'État ou pandémie mortifère. Le tableau rappelle Dürer, mais aussi *Le Triomphe de la mort* de Brueghel, voire les descriptions par Sebald de la géhenne de Dresde sous les bombardements au phosphore du printemps 1945[2]. Ici Scheidel demeure prudent : son domaine n'est pas l'esthétique de la destruction, mais relève avant tout de la description des processus de rupture historique et de leurs liens avec les transformations de l'inégalité sociale. Cette prudence honore l'auteur, qui s'éloigne de toute idée déterministe d'une théorie de l'histoire rigide et abusivement théorisée selon laquelle l'inégalité produirait mécaniquement la guerre, la révolution, la faillite de l'État, la pandémie. Plus encore,

1. Joseph Tainter [1988], *L'Effondrement des sociétés complexes*, trad. J.-F. Goulon, La Fenderie, Le retour aux sources, 2013.
2. W. G. Sebald, *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*, Actes Sud, coll. "Babel", 2014.

nous le verrons, Scheidel est réticent à l'idée d'"inégalités insoutenables" qui n'est pas réservée à l'eschatologie marxiste ambiante puisqu'on en retrouve l'hypothèse chez Branko Milanovic[1]. Dans le chapitre 14, Scheidel affirme que des sociétés radicalement inégalitaires peuvent aussi bien se maintenir pendant des siècles : l'inégalité ne souffle pas toujours dans les trompettes de l'Apocalypse pour appeler la Bête à rompre un septième sceau.

En refusant le déterminisme, l'auteur met en évidence sa prudence d'historien : Scheidel insiste sur l'absence de liaison causale mécanique dans le processus de réduction des inégalités : ces Quatre Cavaliers *peuvent* réduire les inégalités, ils ne le *doivent* pas, et lorsqu'ils le font, ils n'y parviennent pas nécessairement. Il n'y a pas de thèse simpliste, ici. La relation chez Scheidel est potentielle, et des circonstances différentes peuvent signifier des conséquences variables à partir de causes pourtant identiques. L'historien se garde bien d'un déterminisme absolu. La guerre est ainsi une opportunité historique de dilapider en quelques semaines les plus grandes fortunes accumulées par des générations entières en période de paix. La nostalgie de Stefan Zweig au souvenir de son monde d'hier[2], celui d'avant 1914, lorsque les plus hautes bourgeoisies de l'époque vivaient dans un confort et une sécurité sans égal, bénéficiant sans souci apparent de la fortune durement accumulée par leurs ancêtres, n'a de sens que dans le contexte d'effondrement de l'entre-deux-guerres où d'immenses fortunes comme celles des Krupp et des Wittgenstein ont fondu dans l'orgie d'acier de la Première Guerre mondiale. Mais il faut un déferlement de guerre totale pour réduire l'inégalité : la guerre franco-prussienne de 1870, plus anecdotique, n'a fait que confirmer l'ordre social précédent.

La révolution – ou plus généralement le renversement d'un ordre ancien et son remplacement par un nouveau régime à travers une guerre civile plus ou moins dispendieuse – est aussi l'occasion de détruire, de subvertir le droit de propriété, de se

1. Branko Milanovic, *Les Inégalités mondiales. Le destin des classes moyennes, les ultra-riches et l'égalité des chances*, La Découverte, 2019.
2. Stefan Zweig [1944], *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, trad. Serge Niémetz, Belfond, 1982.

réapproprier les biens en déshérence, de volatiliser les dettes, ou de redistribuer les ressources accaparées par les dominants d'hier. Mais elle peut servir aussi à édifier les structures sur lesquelles se fonderont les élites dominantes du monde suivant qui, par la violence, peuvent reconstituer à leur profit les inégalités d'hier. Si l'histoire des cités grecques en fournit des exemples, la période ouverte depuis la Révolution française en offre d'autres.

L'effondrement des structures étatiques et l'affaissement anarchique de l'ordre ancien, sans remplacement immédiat par un concurrent révélé au grand jour – que cet effondrement soit la conséquence d'une guerre civile sans conclusion, d'un surendettement incontrôlable ou d'une incapacité à assurer un monopole de la violence légitime –, engendrent l'égalisation de tous dans la paupérisation générale. Les ressources, en ce cas, ne sont pas mieux distribuées : leur disparition interdit de structurer une classe de possédants.

Les épidémies de masse, comme la Grande Peste, en supprimant une partie de la population, impliquent une raréfaction du facteur travail – les esclaves, les serfs, les ouvriers – dont résulte l'amélioration des salaires. Surtout, la disparition de familles entières de grands propriétaires sans successeurs permet une remise à plat de la propriété, dès lors que la routine des transmissions patrimoniales intergénérationnelles est interrompue par la mort de masse. Les survivants labourent alors des terres sans maître : la glèbe appartient à ceux qui la travaillent, ce que les morts ne contesteront pas. *Res nullius* ne le reste pas longtemps. Mais Scheidel, tout en nuances, montre que les résurgences de la peste bubonique dans l'Italie des années 1630 ne sont pas suivies d'effets égalisateurs, les familles possédantes ayant mis en place, face au risque connu de perte de contrôle de leurs propriétés, les stratégies patrimoniales idoines confirmées devant notaire. Dès lors, les plus pauvres souffriront bien plus que les riches des suites de la peste, tout comme au temps de la Covid-19.

Si Scheidel confirme que ces Quatre Cavaliers de l'Apocalypse sont les seuls à pouvoir réduire les inégalités, il rappelle qu'ils peuvent faillir dans leur mission égalisatrice. Soit ils frappent vraiment un grand coup, soit ils ne font que confirmer les hiérarchies. La guerre, en particulier victorieuse, peut renforcer la

matrice ancienne des dominations ; le collapsus de l'État peut finir en une féodalité arrogante pire que le pouvoir centralisateur de naguère ; la révolution se termine souvent par la tyrannie d'une élite nouvelle ; lorsqu'un cadre légal précis clarifie le droit de propriété, la pandémie peut accélérer la concentration des ressources et laisser aux indigents l'essentiel du fardeau sanitaire, tuant les uns, privant les autres, vouant les pauvres à un sort encore pire. Si les cavaliers de l'égalité peuvent échouer dans cette quête, Scheidel tend à démontrer qu'il n'y a guère d'espoir au-delà. Il ne s'agit donc pas de déterminisme, mais d'un rôle possible, sinon probable, dans le processus de remise à zéro des inégalités.

Discussions autour de trois idées inconfortables

Scheidel laisse au lecteur le soin d'aller au bout des idées. J'en discutai avec lui en juin 2017, à l'angle de la Cinquième Avenue et de la 35e Rue, en face de l'Empire State Building et de la City University of New York. Nous avions là un congrès sur les inégalités extrêmes organisé par Janet Gornick. Paul Krugman y rappelait alors que la dernière récession commençait à remonter à dix ans, une période de croissance ininterrompue qui devenait bien longue au regard de l'Histoire récente de la finance : la récession *devait* venir. Plus elle tarderait, pire elle serait. Branko Milanovic présentait ses données sur les inégalités de revenus dans le monde, et les causes profondes des frustrations des classes moyennes occidentales devant leur stagnation économique. Pour ma part, j'insistais sur l'accumulation générationnelle d'inégalités patrimoniales extrêmes aux États-Unis, où la Grande Récession avait au bout du compte ruiné les patrimoines moyens et confirmé la part colossale des accumulations maximales.

Au café, je m'employai à provoquer Walter sur un ensemble d'idées inconfortables que soulève son livre. La première idée, la seule que tranche vraiment le livre, relève de l'argument central selon lequel, pour réduire les inégalités, il n'y a presque rien d'autre à espérer que la venue des Quatre Cavaliers, et encore, ils peuvent échouer lamentablement. Nous l'avons vu. Tout le

reste, la lutte des classes, le mouvement social, le solidarisme, la morale, tout cela ne fonctionne qu'à condition de traverser l'apocalypse, le *big one*, avec une mortalité extrême. Notre pandémie de la Covid-19 montre bien que l'inégalité survit très bien aux demi-mesures. Tout cela est écrit dans son livre et relève maintenant de la science. Mais *quid* des deux autres idées inconfortables suggérées par Scheidel, qu'il se refuse à trancher complètement ?

La deuxième idée inconfortable est celle selon laquelle, intrinsèquement, la civilisation est un processus inégalitaire. Cette idée n'est pas facile à tenir en public. C'est l'intuition laissée par certains archéologues spécialistes du Néolithique moyen-oriental et qu'on peut pousser jusqu'à la caricature en posant que "plus une société est civilisée, plus elle est inégalitaire". C'est même le contrepied intégral des théories d'Elias. D'une façon moins provocatrice, la taille de sa population, l'intégration d'espaces socio-économiques de grande dimension, la densité, pour parler comme les spécialistes de la morphologie sociale, la montée en complexification des organisations, toutes ces tendances portent à l'accumulation d'inégalités extrêmes. Les États-Unis le montrent bien : nous discutions là, au centre du processus de croissance capitaliste, au milieu de Manhattan et de l'empire américain, au point névralgique de cette ville qui incarne depuis les années 1920 l'esprit du capitalisme financier et l'explosion permanente des inégalités patrimoniales globales. L'extrême civilisation et l'extrême inégalité vont ensemble et promeuvent par leur excès l'avènement de leur contraire : ce processus est par nature instable et signifie son propre effondrement. J'en vois la logique, mais Scheidel se garde d'aller jusque-là.

D'autres historiens des inégalités économiques, comme Guido Alfani[1], développent l'idée qu'en temps de paix, et dans un contexte de fonctionnement routinier d'une civilisation en régime de croissance, l'accroissement sans limites des inégalités est un phénomène normal, attendu : les cités italiennes depuis le Moyen Âge jusqu'à l'avènement de l'industrie dans le nord du pays ont

1. Guido Alfani et Matteo Di Tullio, *The Lion's Share: Inequality and the Rise of the Fiscal State in Preindustrial Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.

connu un tel processus cumulatif des inégalités patrimoniales. On en retrouve l'idée chez Charles Redman[1] : progression de la civilisation et montée des inégalités extrêmes sont deux facettes d'un même processus d'accumulation. Dans son travail sur les civilisations en Mésopotamie, Redman étudie dix grands critères de développement des sociétés complexes : l'apparition de cités de grande taille, la division du travail et sa spécialisation, la concentration de la plus-value en quelques mains, l'émergence des structures de classe, l'organisation en État, l'édification de monuments importants, le développement du commerce, de l'art, de l'écriture et des mathématiques forment un système cohérent de symptômes de l'essor des civilisations. Sur ces dix critères, trois sont directement liés à l'émergence d'une hiérarchie sociale (la verticalisation des structures, comme on dit dans le jargon), et les autres accompagnent généralement l'intensification du processus inégalitaire ou en découlent directement. Depuis le début du Néolithique, ces traits convergents sont caractéristiques de la dynamique de civilisation.

Évidemment, cette idée est immorale et perturbante : que l'inégalité soit le produit en quelque sorte direct et inévitable de la civilisation laisse entendre que les artefacts des sociétés anciennes que nous admirons le plus, qu'il s'agisse de la porte d'Ishtar, du Forum romain, de l'*Odyssée* et de tout le reste, résultent avant tout d'une entreprise d'exploitation systématique de la sueur et du sang des esclaves et des plus miséreux. Devant cette idée, Walter Scheidel demeure extrêmement prudent. Pour autant, c'est simplement la contrepartie de la démonstration de ce livre : la baisse de l'inégalité ne peut venir que d'une brutale décivilisation où toute la complexité d'un système d'asservissement économique de la masse au profit de quelques possédants et gouvernants est remise à zéro dans l'effondrement. Peu importe alors le nom du cavalier de l'Apocalypse, pourvu qu'il fasse le travail de simplification ultime.

Il existe une autre idée inconfortable que Scheidel écarte prudemment tout en la suggérant : celle selon laquelle l'accumulation

1. Charles L. Redman, *The Rise of Civilization: From Early Farmers to Urban Society in the Ancient Near East*, San Francisco, Freeman, 1978, p. 277 *sqq*.

excessive des inégalités est la cause profonde de l'effondrement. L'inégalité extrême est une source majeure de dysfonctionnements sociaux, de fragilités civilisationnelles et de distorsions sociales qui portent des fractions croissantes de la population à préférer l'apocalypse partagée à leur réalité minuscule. Il ne faut pas chercher très loin pour trouver des auteurs penchant pour cette hypothèse : qu'il s'agisse de Piketty[1] ou de Polanyi[2] avant lui, l'idée que les grandes civilisations inégalitaires, colonialistes, capitalistes et bourgeoises de l'Europe occidentale du XIX^e^ siècle ont porté jusqu'à l'insoutenable le niveau de déséquilibres inégalitaires accumulés jusqu'en 1913, jusqu'à dépasser finalement leur point de rupture dans la conflagration de violence de la Grande Guerre globale, n'a rien de rare ni de sophistiqué puisqu'elle est un pilier du marxisme, notamment. On retrouve par exemple la même toile de fond sous deux versions un peu différentes, entre autres, chez Arrighi et Hobsbawm[3] : on s'attendrait donc à ce que Scheidel propose l'idée que les civilisations tendent à dériver vers des niveaux d'inégalités extrêmes, jusqu'à leur seuil de saturation. Les déséquilibres socioéconomiques excessifs accumulés suscitent alors des constructions sociales insoutenables. Et une fois atteint le point de basculement, les chocs les plus légers les précipiteront vers leur destin, faute de pouvoir tenir encore : elles s'effondreront sous leur propre poids. Scheidel, comme je le disais, résiste à cette idée, puisqu'il n'existe pas de seuil précis au-delà duquel la société *doit* exploser. Les inégalités extrêmes restent une source considérable de fragilité qui, sur la durée, entraîne la collectivité sur les voies de la violence inexpugnable. Mais Scheidel ne dit pas que l'inégalité extrême est un appel aux cavaliers de l'Apocalypse. C'est là d'une grande prudence, alors que ces calamités pourraient bien être la conséquence de nos déséquilibres inégalitaires.

---

1. Thomas Piketty, *Capital*, Le Seuil, 2014.
2. Karl Polanyi [1944], *La Grande Transformation*, Gallimard, 1983.
3. Eric Hobsbawm, *Age of Extremes: The Short Twentieth Century 1914-1991*, Londres, Michael Joseph, 1994 : Giovanni Arrighi, *The Long Twentieth Century: Money, Power and the Origins of Our Times*, Londres, Verso, 1994.